L'intreprétation de l'histoire chez Machiavel

Autor(en): **Marchand, Jean-Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **1 (1978)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870934

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'INTERPRÉTATION DE L'HISTOIRE CHEZ MACHIAVEL

Au cœur des œuvres politiques et historiques de Machiavel nous retrouvons constamment associées deux notions contradictoires: d'une part la *réalité* des faits, apparemment toujours changeante, complexe et illogique, et d'autre part les *règles* et les constantes historiques qui permettent de comprendre l'enchaînement des événements derrière leur aspect irrationnel. L'originalité de cet auteur tient au fait qu'il ne prit jamais en considération une des deux notions sans tenir compte de l'autre. Dans toute son œuvre, en effet, on ne trouve pas de textes pouvant s'apparenter à une chronique [1] (comme celles des contemporains Buonaccorsi, Cambi, Nardi, Parenti ou Guicciardini); même les *Décennales* et les *Histoires florentines* ont été conçues en fonction d'une analyse des événements historiques, de la recherche d'un enseignement, d'une règle de comportement, peut-être limitée, mais valable pour le présent et l'avenir; d'autre part, dans les œuvres où la tendance à la théorie est la plus nette (comme *Le Prince* ou les *Discours sur la première décade de Tite-Live*) la réalité reste toujours présente, l'auteur se refusant à baser son étude sur « des républiques et des principautés que jamais personne n'a vues ni connues réellement » [2]. De la part d'un homme qui s'est toujours considéré comme un analyste et un conseiller politique, une telle attitude est tout à fait logique, car la simple succession des événements ne comporte en elle-même aucun enseignement, alors que les règles abstraites n'ont aucune application pratique. Elle représente cependant une voie qui ne manque pas d'originalité, surtout dans les premières œuvres, et qui se distance aussi bien de la tradition de la chronique médiévale (pure succession de faits historiques) que de l'historiographie humaniste (où la tendance à l'idéalisation est assez nette).

Certes à Florence, surtout dès 1494 quand les interventions étrangères avaient jeté le trouble dans les esprits et bouleversé les schémas

de pensée habituels, on cherchait à se référer à l'histoire — ancienne et moderne — pour y rechercher des modèles de comportement politique: c'était particulièrement le cas lors des réunions des *Consulte,* ou assemblées de sages destinées à conseiller les dirigeants sur une décision particulièrement importante ou difficile à prendre [3]. Mais si nous lisons attentivement les procès-verbaux de réunions (dont plusieurs sont de la main de Machiavel), nous pouvons constater que la rapidité avec laquelle les conseillers devaient proposer des décisions à courte échéance les empêchait souvent de sortir des schémas habituels de prudence, de temporisation et de pragmatisme. Si de tels propos avaient l'avantage de mettre en cause certains principes abstraits des humanistes du XVe siècle (que le jeune Machiavel avait appris à connaître au cours de ses études), l'élaboration d'une politique cohérente ne pouvait se concevoir sans une théorie du pouvoir; or celle-ci, même en tenant compte des derniers enseignements de l'histoire, devait forcément se baser sur certaines constantes. Les phénomènes récurrents de l'histoire représentaient-ils les constantes sur lesquelles on pouvait édifier une théorie politique ? Le passé était-il donc utile au présent et à l'avenir, comme l'Humanisme l'avait prouvé avec les sciences et les arts ? ou, au contraire, le caractère irrationnel des récents événements ne rendait-il pas vaine une telle illusion ? Et l'homme n'était-il pas tout simplement le jouet d'une Fortune toute-puissante et aveugle ? Tel est le dilemme qui, sous différentes formes, comparaît dans presque toutes les œuvres politiques, militaires et historiques de Machiavel.

Avant les guerres d'Italie, la science politique se basait sur quelques schémas relativement simples: activité diplomatique, alliances militaires, recours aux armes; d'ailleurs, l'équilibre des forces dans la péninsule rendait vain tout espoir de modification territoriale importante. Entre 1499 et 1503 la situation se modifie complètement: les rapports politico-militaires entre les Etats semblent déterminés par des forces irrationnelles et, comme Machiavel l'écrira plus tard, tous sont surpris par les « grands bouleversements auxquels on assiste chaque jour, et que nul n'aurait jamais pu prévoir » [4]. On remarque ainsi des nations protectrices qui deviennent plus dangereuses que les ennemis traditionnels [5], un pape qui tente de créer une dynastie [6], le bâtard d'un pontife qui en quelques mois réussit à rompre l'ancien équilibre politique [7], un duc qui fait assassiner ses lieutenants après leur avoir promis son pardon et les avoir invités à une rencontre de réconciliation [8], un autre pape qui en quelques semaines fait disparaître un Etat qui contrôlait un tiers de l'Italie... [9] Face à cette nouvelle réalité et à l'angoisse qu'elle suscite, se manifestent deux réactions

opposées: d'une part l'impression que toute action humaine est déterminée par le hasard, d'autre part le désir de trouver de nouvelles règles qui expliquent ces changements et qui permettent d'y faire face.

Machiavel, familier dès son enfance des grandes œuvres historiques de l'Antiquité [10], est confronté dès 1498 — date de son élection à la Chancellerie de Florence — aux grands événements qui ébranlent son pays. De 1500 à 1503, comme envoyé diplomatique, il rencontre les principaux responsables de ces bouleversements: Louis XII, César Borgia, Jules II. Au-delà de ce que requiert sa mission, non seulement il s'informe du fonctionnement des Etats, mais il cherche à établir des relations entre les comportements politiques anciens et modernes; en 1502, par exemple, au cours de son ambassade auprès de César Borgia (un personnage dont il ne comprend pas très bien les intentions), il demande à son ami Buonaccorsi de lui envoyer de toute urgence les *Vies parallèles des hommes illustres* de Plutarque [11]. Le succès du duc Valentinois qui réussit à neutraliser ses ennemis et à constituer un Etat s'étendant de la Romagne au Latium, le fascine, car tout semble avoir été réalisé selon un plan prémédité. Celui qui réussit à interpréter correctement le sens de l'histoire peut donc l'emporter sur les autres: Machiavel en conclut que la succession des faits historiques répond à certaines lois bien précises.

C'est cette conviction qu'il exprime très nettement dans les écrits de 1503, comme les *Propos sur la loi fiscale* [12] et *De la manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées,* deux textes où les constantes historiques ont une place prépondérante, alors que la réalité y est notablement schématisée. Cette tendance se manifeste dès les premières phrases des *Propos*:

> Toutes des cités, qui ont eu pour un temps indéterminé un gouvernement monarchique, aristocratique ou populaire, comme c'est le cas de la nôtre, se sont défendues en alliant la force à la sagesse [...]. Ces deux moyens constituent le nerf de toutes les seigneuries qui existèrent ou qui existeront dans le monde.

L'auteur nous présente ici l'aboutissement d'un processus dont nous pouvons reconstituer les diverses phases: observation d'un certain comportement politique et de ses résultats, constatation que le même phénomène se reproduit de façon identique dans des périodes et des pays différents, formulation d'une loi historique, transformation en loi politique par la généralisation de la loi historique au présent et

au futur. Dans ce texte cependant le champ d'application est trop vague pour qu'on puisse vraiment parler de constante historique directement transformable en précepte politique. Dans la *Manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées,* par contre, le caractère systématique et presque mécanique de l'application de lois déduites de l'histoire à un cas particulier et contemporain est bien plus évident. Certaines options politiques ont même une valeur de modèle:

> J'ai entendu dire que l'histoire nous enseigne à vivre, et surtout aux princes; que le monde a toujours été pareillement peuplé d'hommes qui toujours ont montré mêmes passions.

Dans ces deux textes de 1503, Machiavel affirme donc sa foi dans le déterminisme historique le plus absolu; la politique devient une science aux règles aussi précises que la physique ou l'astronomie; un fait historique est assimilable à un fait scientifique: si un certain comportement politico-militaire a abouti à un certain résultat (une ou plusieurs fois au cours de l'histoire), le même comportement entraînera le même résultat dans n'importe quel autre contexte. Les notions de temps et d'espace sont considérées comme absolument extérieures à la répétition du même processus, puisque la nature humaine reste inchangée au cours des siècles (« des hommes qui toujours ont montré mêmes passions »). Ainsi la guerre des Romains contre les Latins quelques siècles avant Jésus-Christ, la chute de Constantinople en 1453 et l'invasion de la Toscane par César Borgia en 1501 sont mises sur le même pied et ont exactement la même valeur didactique. Les circonstances dans lesquelles les préceptes politiques seront appliqués, ainsi que la personnalité de celui qui devra y recourir ne sont nullement prises en considération.

Dans son interprétation de l'histoire, l'auteur choisit donc, dans ces écrits, de mettre en évidence les règles qui la caractérisent au détriment du respect de la réalité, qu'il tend à schématiser exagérément. Cette tendance est du reste confirmée par certaines modifications que l'auteur apporte aux citations de Tite-Live pour les faire correspondre à ses théories politiques [13] et par le caractère sommaire des mesures proposées à l'égard des sujets révoltés (ou les gagner par des bienfaits ou les anéantir). En réaction contre l'aspect irrationnel des processus historiques, Machiavel essaie donc de se convaincre que l'homme est capable de maîtriser n'importe quelle situation politique complexe par des moyens simples et logiques. Cependant, mise à

l'épreuve des faits, cette conception très schématique de l'enseignement de l'histoire ne tardera pas à faire apparaître toutes ses faiblesses.

En 1506, Machiavel se rend en mission diplomatique auprès du pape Jules II parti à la reconquête des terres de l'Eglise. Comme toujours dans de telles circonstances, il ne se contente pas de décrire les événements, mais il essaie de saisir les lois politiques qui les déterminent. Le 13 septembre, il voit le pape faire son entrée à Pérouse, sans escorte, pour demander la soumission de la ville à son ennemi Gian Paolo Baglioni qui, lui, dispose de troupes efficaces et puissantes. Si l'on recherche dans l'histoire un événement semblable pour pouvoir en deviner les conséquences, selon les préceptes des écrits de 1503, c'est au guet-apens de Senigallia tendu par César Borgia à ses lieutenants que l'on pense; les circonstances de 1502 et de 1506 sont si semblables que les lois du déterminisme historique devraient conduire à la même conclusion: la capture du pape et des cardinaux. Et pourtant c'est exactement le contraire qui se produit: Jules II réussit à se faire remettre la ville et Baglioni se soumet. Cet événement, précédé peut-être d'autres faits semblables, amène Machiavel à constater, dans une lettre intitulée *Ghiribizzi al Soderino* [14], l'impossibilité de déduire de l'histoire la moindre règle de comportement politique. C'est alors que, longtemps écartés de la pensée de l'auteur parce qu'ils étaient en contradiction avec ses théories, une foule d'exemples de tous pays et de toutes périodes semblent surgir de l'histoire et confirmer de manière irrémédiable que des comportements semblables ont abouti à des conséquences opposées et que des comportements opposés ont entraîné des conséquences semblables. Au nombre limité de cas dont il avait déduit autrefois ses lois d'action politique, il oppose maintenant de très nombreux faits inexplicables et contradictoires (« un nombre infini d'exemples qu'on pourrait citer à ce propos »), que seule une force transcendante peut déterminer (« on accuse les cieux et les caprices du destin »). Après avoir cru au caractère rationnel de l'histoire, Machiavel passe à l'autre extrême: il est maintenant convaincu que tout processus historique ne dépend que du hasard et qu'il est donc impossible d'en déduire la moindre loi. Du reste, même si une telle éventualité existait, le déterminisme historique n'aurait à son avis aucune application pratique puisque deux facteurs — qu'il avait négligés autrefois au nom de la pérennité de la nature humaine au cours des siècles et des civilisations — pourraient entraver la réussite d'une action politique: la diversité des hommes (« de même que la nature a conçu pour chaque homme un visage différent, de même a-t-elle conçu pour chacun d'eux un esprit et un pouvoir d'imagination différents ») et la diversité des

temps (« d'autre part les temps sont différents et l'ordre des choses l'est aussi »).

Mais dans la même lettre, après avoir affirmé si nettement son pessimisme, Machiavel réagit et s'oriente prudemment vers une représentation moins négative de l'enseignement de l'histoire; il existe, selon lui, certaines règles, certaines relations entre les causes et les conséquences: on peut donc bel et bien concevoir une forme de déterminisme historique à un niveau très élevé:

> Si quelqu'un était assez sage pour connaître son temps et l'ordre des choses et s'il s'y adaptait, il aurait toujours la chance avec lui, ou, du moins, il se garderait du mauvais sort.

Il persiste cependant à croire qu'une telle constatation n'a pas d'application pratique et que la science politique reste inaccessible à l'homme:

> Mais puisque de tels sages sont introuvables, les hommes ayant la vue courte et étant incapables de dominer leur nature, il s'en suit que la Fortune varie, commande aux hommes et les tient sous son joug.

Fort timidement, Machiavel tente aussi de proposer une autre explication rationnelle de certains comportements humains au cours de l'histoire:

> Comme tout ce qui est amer agace notre goût et ce qui est doux le sature, de même les hommes se lassent du bien et se plaignent du mal.

Mais il est évident qu'un tel axiome ne peut offrir une base suffisante pour y construire une science de la politique !

Cette crise de confiance dans le déterminisme historique aura par la suite un aspect positif: elle permettra à Machiavel de se libérer de schémas de réflexion trop sclérosés et de tenir compte de deux nouvelles composantes dans l'explication des processus historiques: d'une part, l'ensemble des circonstances qui influent sur la succession logique des faits et qui échappent en grande partie à la compréhension et à la volonté humaines; et d'autre part, les qualités propres à celui qui détient les responsabilités gouvernementales. Mais, en

1506, devant l'impossibilité d'une interprétation logique de l'histoire, Machiavel tend à donner une place prépondérante à la volonté, à la fougue du prince, et à hypertrophier la composante personnelle dans la réussite d'une action politique. Nous en trouvons un exemple dans une annotation marginale de la même lettre à Soderini: « que chacun fasse ce que lui dicte son esprit et avec audace »; mais cela sera aussi évident dans les écrits ultérieurs. Ainsi donc, en 1506, la volonté, l'audace, la fougue sont des notions qui se substituent à l'enseignement de l'histoire, au lieu d'en corriger le schématisme comme ce sera le cas plus tard.

Le dilemme entre la règle et la réalité dans l'interprétation de l'histoire semble absent des écrits de la période 1506-1512; on pourrait donc penser que l'auteur, renonçant à toute formulation théorique globale, se contente de retenir quelques préceptes relativement sommaires: utilité d'une force militaire fidèle pour sauvegarder l'indépendance nationale [15], importance des structures institutionnelles pour assurer la puissance d'un Etat [16]. Cependant, dans la *Loi sur l'ordonnance des milices* de 1506 déjà, l'auteur semble admettre qu'il est possible de déduire quelques enseignements de l'histoire:

> Les républiques et les états qui autrefois se sont maintenus et se sont accrus, ont eu pour base la justice et les armes.

De même, les écrits sur l'Empire et sur la France (1508-1512), qui paraissent purement descriptifs, ne se justifient que par un désir constant de comprendre, de déduire des diverses observations des règles sur le fonctionnement des Etats et de réduire ainsi l'énorme part d'inconnu que l'auteur évoquait dans les *Ghiribizzi*. Plus nettement encore, dans les adjonctions que Machiavel inséra dans ces textes vers 1512, la tendance à rechercher certaines constantes dans l'histoire se manifeste à nouveau: nous en avons un exemple précis dans la manière de souligner l'identité de jugement entre les Anciens et les Modernes sur les qualités militaires des Français:

> Les Français sont par nature plus impétueux au combat que resistants ou manœuvriers [...]. On en a vu maints exemples durant la guerre dans le royaume de Naples, et récemment sur le Garigliano [...]. Il en eût été de même pour les Vénitiens, qui n'auraient pas perdu la bataille d'Agnadel s'ils s'étaient contentés de harceler les Français durant dix jours [...]. De même à Ravenne où les Espagnols, s'ils n'avaient pas offert le combat aux Français, les auraient désorganisés par suite de la

> fâcheuse distribution du ravitaillement [...]. C'est pourquoi Jules César a dit que les Français, au prime abord, étaient plus que des hommes, mais pour finir, moins que des femmes.

Dans *Le Prince,* le dilemme entre la recherche des lois régissant les processus historiques et le désir de respecter la réalité dans toutes ses nuances se modifie notablement. La question n'est plus de savoir s'il est possible de déduire des événements historiques des constantes d'ordre politique, mais jusqu'à quel point ces lois s'appliquent à la réalité présente ou future, et dans quelles limites elles assurent le succès d'une action. Le déterminisme historique n'est plus remis fondamentalement en doute, mais l'auteur renonce à son application purement mécanique à tous les événements, comme c'était le cas en 1503. Deux composantes, qui étaient déjà apparues dans les écrits des dernières années d'activité administrative, en réduisent la portée; l'une est positive, c'est la *virtù* du prince: qualité fondamentale qui lui permet de choisir dans le passé des situations historiques semblables à celles qu'il doit affronter, d'en tirer un enseignement et de l'appliquer au moment opportun avec des moyens conformes aux circonstances; l'autre est négative, c'est la *fortuna*: la part d'irrationnel qui dans chaque événement peut échapper au déterminisme, et parfois même à la *virtù*. Machiavel admet donc dans son œuvre majeure que certaines constantes déduites de l'histoire jouent un rôle important dans la science de la politique, mais qu'elles sont insuffisantes à assurer le succès du souverain. Ce sont les qualités personnelles du prince qui sont déterminantes pour la réussite d'une entreprise: les constantes historiques donnent au monarque des schémas de comportement, mais la connaissance des particularités locales et des données psychologiques est décisive pour atteindre à la réussite. Une politique généralement couronnée de succès peut aboutir à l'échec dans certains cas: le prince devra donc sentir quelles sont les limites des enseignements de l'histoire et savoir suspendre l'application d'un schéma qui ne s'adapte plus aux circonstances. Nous en avons une preuve lorsque, au chapitre III, Machiavel affirme que le roi de France aurait dû déroger à la règle qui impose au prince d'un Etat mixte [17] d'affaiblir ses voisins les plus forts et que pour sauver Milan il eût fallu maintenir la puissance vénitienne:

> En effet, s'il n'avait eu l'idée de grandir l'Eglise et d'introduire l'Espagne en Italie, il eût été logique et nécessaire d'abaisser Venise; mais ayant pris le parti que l'on sait, il n'aurait jamais dû consentir à sa ruine.

La raison doit donc prévaloir sur la stricte application des règles du déterminisme historique.

C'est aussi dans la manière de codifier des comportements politiques exemplaires que les techniques se diversifient et s'adaptent mieux aux circonstances. Dans certains chapitres nous retrouvons certes le processus traditionnel, qui consiste à choisir un seul personnage historique et à le proposer comme exemple à suivre: le caractère arbitraire de la généralisation d'un cas unique en modèle d'action politique ou militaire étant ici atténué par le fait que l'auteur ne propose pas d'imiter toute la vie d'un individu, mais seulement un épisode ou un aspect de sa personnalité (comme César Borgia de 1499 à 1503 au chapitre VII ou Pandolphe Petrucci dans le choix de son ministre au chapitre XXII). Mais dans la plupart des cas les règles déterministes de l'histoire sont élaborées grâce à une technique fort proche de celle qui sera appliquée plus tard aux sciences expérimentales: la validité d'une loi ne dépend pas d'une seule action exemplaire, mais de la constatation que, dans des conditions diverses de temps et de lieu, le même comportement politique aboutit au même résultat et qu'un comportement différent mène forcément à un résultat différent. L'exemple le plus caractéristique est celui du chapitre XII, où les dangers des troupes mercenaires sont illustrés par pas moins de quatorze exemples historiques.

Cependant sur ce sujet, comme sur plusieurs autres, Machiavel n'exprime pas la même doctrine dans tout son ouvrage: qu'il s'agisse d'une dialectique propre à l'œuvre ou du résultat des diverses phases de rédaction [18], on peut relever certaines variations dans l'évaluation des enseignements de l'histoire. Le chapitre XXV, surtout, semble refléter de nouveaux doutes sur la rigueur du déterminisme historique. Alors que dans le chapitre XIV, l'auteur affirmait que:

> Le prince doit lire l'histoire, s'intéresser principalement aux actions des plus grands modèles, voir comment ils se sont comportés au cours des guerres, examiner les causes de leurs succès et de leurs échecs, afin de pouvoir imiter les premières en évitant les secondes, et surtout faire comme quelques-uns des meilleurs princes du passé: ils choisissaient un maître aux prouesses particulièrement glorieuses et le gardaient toujours présent à l'esprit,

dans le chapitre XXV resurgissent les doutes exprimés dans les *Ghiribizzi al Soderino* sur la possibilité d'appliquer à l'époque présente une politique qui a fait ses preuves dans l'Antiquité ou dans un passé

plus récent. La « qualité des temps » y acquiert une telle importance que toute règle lui paraît pratiquement inapplicable:

> Chaque homme vise aux mêmes buts, qui sont les honneurs et la richesse; mais ils emploient pour les atteindre des moyens variés: l'un la prudence, l'autre la fougue; l'un la violence, l'autre l'astuce; celui-ci la patience, cet autre la promptitude; et toutes ces méthodes sont bonnes en soi [...]. De là résulte ce que j'ai dit précédemment: des façons de faire différentes produisent un même effet, et de deux conduites toutes pareilles l'une atteint son but, l'autre fait fiasco.

Le prince devrait savoir « changer de nature quand changent les circonstances » [19], mais malheureusement:

> Très peu d'hommes, quelle que soit leur sagesse, savent s'adapter à ce jeu; ou bien parce qu'ils ne peuvent s'écarter du chemin où les pousse la nature; ou bien parce que, ayant toujours prospéré par ce chemin, ils n'arrivent point à se persuader d'en prendre un autre.

Presque en désespoir de cause, Machiavel conseillera donc de recourir à la fougue plutôt qu'à la prudence [20]. Il serait cependant faux de considérer ce chapitre XXV comme le point final de l'évolution de la pensée de Machiavel sur l'interprétation de l'histoire: il ne s'agit que d'une phase dans un long processus.

Dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live,* dont la rédaction est probablement contemporaine de celle du Prince [21], nous retrouvons cette même dialectique. L'avant-propos du livre I, qui contient la justification de toute l'œuvre, est centré sur l'enseignement de l'histoire; Machiavel y présente, de la manière la plus claire et la plus détaillée, son intention de déduire de l'histoire ancienne des préceptes pour le présent et pour le futur. Constatant que le droit et la médecine ont codifié les enseignements de l'Antiquité, il déplore que:

> pour fonder une république, maintenir des Etats, pour gouverner un royaume, organiser une armée, conduire une guerre, dispenser la justice, accroître son empire, on ne trouve ni prince, ni république, ni capitaine, ni citoyen, qui ait recours aux exemples de l'Antiquité.

Mais Machiavel ne se contente pas de reprendre le vague schéma humaniste de l'imitation de l'Antiquité pour l'appliquer à l'histoire; il essaie, au contraire, de comprendre pourquoi les dirigeants politiques n'y ont pas recouru: la faute ne dépend ni de la religion, ni de l'oisiveté, mais de l'incapacité de déduire du passé des règles de comportement humain et, plus encore, de la conviction générale que: « cette imitation [est] non seulement difficile, mais même impossible ». Puis, semblant réfuter ses propres objections exprimées dans les *Ghiribizzi,* il justifie la légitimité du déterminisme historique en se basant sur certaines constantes de l'homme et de son milieu:

> [les hommes croient toute imitation impossible] comme si le ciel, le soleil, les éléments et les hommes eussent changé d'ordre, de mouvement et de puissance, et fussent différents de ce qu'ils étaient autrefois.

Ainsi donc, la foi dans la valeur didactique de l'histoire constitue le fondement même de l'ouvrage; les *Discours sur la première décade de Tite-Live* — cet écrit qui « ouvre une route nouvelle » — ne sera ni une étude philologique, ni un écrit rhétorique, mais il permettra aux lecteurs d'en « tirer l'utilité qu'on doit se proposer de la connaissance de l'histoire ».

Cette conception apparaît surtout dans les chapitres du livre I qui furent composés avant *Le Prince* [22]. Dès l'avant-propos du livre II, des doutes commencent à se manifester; l'auteur se demande si les récits historiques de l'Antiquité ne pêchent pas par une trop grande subjectivité, s'ils ne jouissent pas d'un préjugé trop favorable. Même si finalement il écarte cette éventualité en soulignant la différence qui existe entre le triomphe de la vertu au temps des Romains et celui du vice à son époque, ce doute semble altérer la parfaite assurance exprimée au début de son œuvre. Dans ce livre, en outre, l'importance de la fortune dans la réussite d'une action politique est soulignée avec plus de netteté au chapitre XXIX:

> Telle est la marche de la fortune: quand elle veut conduire un grand projet à bien, elle choisit un homme d'un esprit et d'une *virtù* tels qu'ils lui permettent de reconnaître l'occasion ainsi offerte. De même lorsqu'elle prépare le bouleversement d'un empire, elle place à sa tête des hommes capables d'en hâter la chute. Existe-t-il quelqu'un d'assez fort pour l'arrêter, elle le fait massacrer ou lui ôte tous les moyens de rien opérer d'utile.

Si c'est la fortune qui choisit l'homme (et non l'homme qui la conquiert comme dans *Le Prince* [23]) et si elle écarte tous ceux qui pourraient s'opposer à sa volonté, on peut se demander à quoi sert la science de la politique inspirée de l'histoire. Machiavel répond que tous les faits historiques prouvent certes « que les hommes peuvent seconder la fortune et non s'y opposer », mais qu'ils ne doivent pas cesser pour autant d'espérer puisqu'ils ignorent le vrai dessein de la fortune. La marge de manœuvre semble cependant bien restreinte !

Mais, comme dans cette œuvre chaque chapitre est indépendant l'un de l'autre, ces affirmations ne modifient pas le contenu ou le sens de la suite des *Discours*: ainsi l'histoire continue à y être proposée comme modèle; on pourrait donc en déduire qu'il ne s'agit pas vraiment d'évolution de la pensée, mais, comme dans *Le Prince,* de fluctuation ou de dialectique propre à l'œuvre. Ainsi, au chapitre IX du livre III, on remarque une sorte de résurgence des questions soulevées au chapitre XXV du *Prince*: on y retrouve l'idée que le succès d'un homme ne dépend pas tant de ses qualités que d'une heureuse concordance *fortuite* entre sa nature et une certaine situation historique. Dans ce cas, l'histoire lui permettrait simplement d'évaluer ses chances de réussite ou d'échec, mais ne lui garantirait pas le succès, car lui-même serait incapable de changer de nature pour s'adapter aux circonstances [24]. Dans ce cas, Machiavel peut certes tourner la difficulté en proposant un gouvernement républicain qui saurait trouver chaque fois parmi ses dirigeants celui qui par son caractère (fougue ou prudence, force ou astuce, etc.) maîtriserait le mieux une situation politique donnée; mais ici aussi l'enseignement de l'histoire n'a qu'une portée notablement restreinte.

Si ses contacts avec le groupe des intellectuels florentins des « Orti oricellari » [25] ont permis à Machiavel, dès 1517, d'approfondir et d'élargir ses connaissances et ses activités, parallèlement l'originalité de sa conception de l'histoire paraît s'atténuer quelque peu [26]. Nous pouvons en effet constater que si dans *L'Art de la guerre* (1521) et les *Histoires florentines* (1525), l'histoire semble plus que jamais au centre des réflexions de l'auteur, la portée de son enseignement se réduit à celle de simple point de référence ou de vague modèle à imiter, selon la conception humaniste traditionnelle.

Certes dans la première de ces œuvres l'auteur n'hésite pas à citer constamment les exemples des Anciens et plus particulièrement des Romains: la disposition des troupes, l'armement, l'entraînement, la conduite de la guerre, l'organisation des camps, tout est calqué sur les modèles de l'Antiquité. Cependant dans *L'Art de la guerre* l'enseignement de l'histoire est loin de trouver une application aussi crédible

qu'en politique: ici ce ne sont plus les rapports humains (dont on pouvait admettre la pérennité à travers les siècles) qui sont en cause, mais les techniques. Pour pouvoir justifier l'application à l'époque moderne des enseignements du passé, l'auteur est donc contraint de trahir passablement cette « vérité effective de la chose » qui constituait le point de référence des œuvres politiques; l'armée qu'il propose n'est qu'une synthèse littéraire de schémas anciens qui s'adapte mal à la réalité contemporaine [27]. Ainsi, par exemple, l'imitation inconditionnelle des Anciens l'amène à minimiser l'importance d'une donnée techique déterminante: les armes à feu et plus particulièrement l'artillerie:

> L'infanterie a si peu de hanteur, et cette artillerie est si difficile à manier, que pour peu que vous leviez le canon, le coup passe par-dessus la tête; si vous l'abaissez, il frappe à terre et n'arrive pas [...]. Il est vrai que les arquebuses et la petite artillerie causent plus de dommages; mais il est facile de les éviter en en venant aux mains [...]. On voit donc qu'une armée a d'autres dangers à craindre que ceux de l'artillerie, et c'est contre ces dangers qu'elle peut se défendre avec les armes et les dispositions que nous avons établies. Il s'ensuit que son salut est d'autant plus assuré qu'elle a de meilleures armes et que ses rangs sont plus épais et plus serrés [28];

et c'est la même démarche qui le conduit à comparer des situations et des moyens très différents: la ligne de tir de l'artillerie avec les éléphants et les chars à faux des Anciens (1.III); les mines que l'on fait exploser sous les fortifications avec les galeries qu'on creusait autrefois pour pénétrer secrètement dans une ville (1.VII), etc. On a donc l'impression que dans cette œuvre Machiavel a renoncé à ce sens critique bien particulier qui le distinguait de tant d'autres humanistes: le désir de prouver que toute règle déduite de l'Antiquité résiste à l'épreuve des faits contemporains et le refus de se contenter de toute justification superficielle.

A propos des *Histoires florentines,* on pourrait dire que leur originalité constitue en même temps leur faiblesse. S'inspirant de la conception humaniste de l'histoire, « quae per exempla docet » [29], l'auteur cherche à mettre en évidence les lois politiques qui ont déterminé la plupart des événements de Florence. L'évolution que subit l'historiographie dans cet ouvrage pourrait être comparée à celle que Machiavel avait imposée au traité politique en transformant le « speculum principis » en une œuvre telle que *Le Prince.* Il en résulte un texte hybride qui rappelle les *Histoires de Florence* des grands Chanceliers humanistes [30], mais qui pêche par sa discontinuité et par

quelques altérations des faits, destinées à faire concorder les événements historiques avec les théories politiques.

Malgré ces caractéristiques particulières, les *Histoires florentines* n'en demeurent pas moins une description d'événements historiques disposés en ordre chronologique: ainsi, donc, contrairement à ce que nous avons pu constater pour *Le Prince* et les *Discours,* l'enseignement de l'histoire reste très ponctuel et assez étroitement lié aux circonstances locales et temporelles. Reprenant en partie un schéma appliqué aux œuvres politiques, l'auteur fait précéder chacun des huit livres de considérations théoriques; mais alors que dans *Le Prince* ou les *Discours* il pouvait les illustrer par de nombreux exemples de tous les temps et absolument conformes au cas étudié, ici Machiavel ne dispose que de quelques faits survenus à un moment précis de l'histoire florentine; l'auteur se voit donc parfois contraint de mettre en évidence certains événements secondaires ou d'en altérer la vérité. On voit ainsi que cette manière de « docere per exempla » est fort éloignée de la théorie globale et presque scientifique de l'enseignement de l'histoire élaboré de 1503 à 1513: il ne s'agit plus de savoir si statistiquement la théorie du déterminisme historique est valable ou si d'autres éléments doivent être pris en considération pour la rendre plus conforme à la réalité, mais simplement de trouver une règle assez générale pour qu'elle s'adapte à quelques événements florentins d'une période bien définie. D'autre part, le rappel constant du pouvoir de la Fortune dans l'histoire semble indiquer que l'auteur adopte désormais une attitude assez désabusée face au caractère irrationnel des faits [31].

Les circonstances de composition expliquent du reste le caractère particulier des *Histoires florentines.* Il s'agit tout d'abord d'une œuvre de commande des Médicis; Machiavel en assumant cette tâche doit en accepter les contraintes: la tradition créée par les *Histoires de Florence* des L. Bruni, P. Bracciolini et B. Scala, les règles de l'historiographie humaniste et l'exaltation du rôle de la famille Médicis dans les événements florentins. Il faut ajouter à cela le désir qu'a Machiavel de prouver non seulement ses capacités littéraires, mais aussi, et surtout, ses aptitudes à l'analyse politique. De ces différentes contraintes il résulte une certaine dichotomie entre la politique et l'histoire, ainsi qu'une absence de réflexion et de théorie générale sur l'enseignement des événements historiques.

Ainsi donc, en schématisant quelque peu, nous pouvons considérer que l'interprétation de l'histoire chez Machiavel a passé par trois phases. De 1503 à 1512, nous voyons l'auteur osciller entre l'à priori d'un déterminisme absolu et la constatation d'un manque total de

logique dans les processus historiques; ce dilemme se conclut par une recherche plus prudente mais aussi moins pessimiste de certaines constantes. De 1513 à 1516, période de composition et de révision du *Prince* et des *Discours,* Machiavel tente une synthèse entre les trois composantes qui déterminent le succès de toute entreprise: la connaissance des lois politiques déduites de l'histoire, les qualités personnelles du monarque ou des détenteurs du pouvoir exécutif (*virtù*) et la force irrationnelle, mais non totalement incontrôlable de la Fortune. De 1517 à 1525 [32] enfin, à la suite peut-être de l'insuccès du *Prince* auprès des Médicis ou sous l'influence de ses amis humanistes des « Orti oricellari », l'auteur renonce à une interprétation globale de l'enseignement de l'histoire et se contente de la technique traditionnelle de l'imitation de l'Antiquité, légèrement retouchée par quelques considérations plus pragmatiques.

Jean-Jacques MARCHAND.

NOTES

[1] Comme F. Chiappelli et nous l'avons démontré, les fragments autographes qui se réfèrent aux périodes 1494-1501 et 1503 sont des travaux de chancellerie que les secrétaires et leurs collaborateurs devaient rédiger à la demande des autorités politiques et non des ébauches d'œuvres historiques (v. N. Machiavelli, *Legazioni. Commissarie. Scritti di governo* a cura di F. Chiappelli, vol. I, Laterza, Bari, 1971: *Nota ai testi* a c. di F. Chiappelli e J.-J. Marchand, pp. 592-593).

[2] *Le Prince,* chap. XV. Pour cette œuvre, nous recourons à la traduction de J. Anglade (Paris, Le livre de poche, 1972) qui est de loin supérieure à toutes les tentatives d'adaptation, même récentes, de celle de Gohory (1571 !). Pour les autres écrits, nous nous sommes basés sur l'édition des *Œuvres complètes* parue dans la Bibliothèque de la Pléiade (Paris, 1952). Nous avons enfin traduit les textes qui ne figurent pas dans ce volume: c'est-à-dire les *Propos sur la loi fiscale,* les *Ghiribizzi al Soderino* et la *Loi sur l'ordonnance des milices.*

[3] Les procès-verbaux, encore inédits, sont conservés aux Archives d'Etat de Florence: ils comprennent 74 registres couvrant la période 1349-1530.

[4] *Le Prince,* chap. XXV.

[5] La France et l'Espagne, qui dès la fin du XVe siècle interviennent de plus en plus ouvertement en Italie.

[6] Alexandre VI Borgia qui fournit à son fils César les moyens politiques, militaires et financiers pour constituer un duché en Romagne.

[7] La création de l'embryon du duché de Romagne, de novembre 1499 à janvier 1500, au détriment des principautés d'Imola et de Forlì.

[8] Le 31 décembre 1502, César Borgia élimine à Senigallia ses lieutenants qui s'étaient révoltés peu avant contre son autorité.

[9] Jules II qui, au début de 1503, détient prisonnier César Borgia tant que celui-ci ne lui a pas remis toutes ses conquêtes.

[10] Et plus particulièrement les œuvres de Tite-Live, dont le père avait composé un index pour un des premiers éditeurs florentins: Niccolò della Magna (B. Machiavelli, *Libro di Ricordi* a cura di C. Olschki, Le Monnier, Firenze, 1954, p. 14).

[11] Cf. Lettre de B. Buonaccorsi à Machiavel du 12 octobre 1502.

[12] C'est ainsi que nous traduisons les *Parole da dirle sopra la provisione del danaio.*

[13] Dans le texte *De la manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées.* Voir à ce sujet: J.-J. Marchand, *Niccolò Machiavelli. I primi scritti politici (1499-1512). Nascita di un pensiero e di uno stile,* Antenore, Padova, 1975, pp. 107-114.

[14] A propos de cette lettre, dont nous avons retrouvé l'autographe il y a quelques années à la Bibliothèque Vaticane (Codici Capponiani 107 [2]), s'est développée une longue polémique entre R. Ridolfi et M. Martelli pour savoir si le destinataire était le Gonfalonier perpétuel Piero Soderini (Ridolfi) ou Giovan Battista Soderini, son neveu (Martelli). Cette dernière hypothèse nous semble la plus vraisemblable.

[15] Dans le texte intitulé *Raisons de la création de l'ordonnance des milices (La cagione dell'Ordinanza)* et dans la *Loi sur l'ordonnance des milices (Provisione della Ordinanza)* de 1506.

[16] Dans le *Rapport sur les choses de l'Empire* (1509), ainsi que dans la *Description des choses de l'Empire* (1512).

[17] C'est-à-dire en partie héréditaire et en partie acquis ou conquis.

[18] Au cours de ces vingt-cinq dernières années, les critiques anglo-saxons et italiens se sont opposés sur les dates de composition des deux œuvres politiques. Les premiers estiment, en gros, que *Le Prince* et surtout les *Discours* ont été écrits en plusieurs phases de 1513 à 1516-17, alors que les seconds (tout en admettant que la rédaction des *Discours* a été suspendue pour permettre celle du *Prince*) pensent à une période de composition assez brève (1513); ils n'excluent cependant pas que le texte ait subi durant les années suivantes quelques retouches secondaires. Pour plus de détails, nous renvoyons à la Note introductive de S. Bertelli à son édition des *Discorsi* (Feltrinelli, Milano, 1960, pp. 109-116). Signalons à ce sujet l'excellente étude de P. Larivaille, *Les « Discours » et l'évolution de la pensée politique de Machiavel,* Université de Paris X-Nanterre, Centre de recherches de langue et littérature italiennes, 1977 (Documents de travail et prépublications N° 11): dont nous n'avons pu consulter les épreuves qu'après l'achèvement de cet article.

[19] Littéralement: « les temps et les choses ».

[20] « J'estime qu'il vaut mieux employer la fougue que la prudence: la nature est femme; il est indispensable, pour la dominer, de la battre, de la bousculer. Elle cède plus volontiers aux hommes de cette trempe qu'aux froids calculateurs; c'est aussi pourquoi, en tant que femme, elle préfère les jeunes gens, qui la traitent avec moins de respect, avec plus de feu et plus d'audace. »

[21] Cf. note 18.

[22] Les chapitres III-VIII et, probablement, les chapitres XXXIII-XXXV, XXXVII-XXXVIII, XL, XLVI-XLVII. Pour plus de détails, cf. l'étude de P. Larivaille, cit., pp. 35-40 et 146-148.

[23] Cf. note 20.

[24] On retrouve, du reste, dans les deux textes non seulement le même processus de raisonnement, mais aussi les mêmes expressions. Cette identité est naturellement moins apparente dans la traduction, dont voici toutefois un exemple : « Très peu d'hommes, quelle que soit leur sagesse, savent s'adapter à ce jeu; ou bien parce qu'ils ne peuvent s'écarter du chemin où les pousse leur nature; ou bien parce que, ayant toujours prospéré par ce chemin, ils n'arrivent point à se persuader d'en prendre un autre (*Le Prince,* chap. XXV); « Deux choses s'opposent à ce que nous puissions changer: d'abord nous ne pouvons pas résister au penchant de notre nature; ensuite un homme à qui une certaine façon d'agir a toujours parfaitement réussi, n'admettra jamais qu'il doit agir autrement » (*Discours,* 1. III, chap. IX).

[25] Sur le modèle de l'Académie platonicienne qui avait cessé son activité en 1494 (chute des Médicis), Bernardo Rucellai (en latin: Oricellarius) avait créé dans ses jardins («Orti oricellari ») un lieu de rencontre pour ses amis aristocrates, humanistes et érudits; cette tradition fut reprise par le neveu de Bernardo après le retour des Médicis en 1512: les sujets des doctes discussions étaient essentiellement littéraires, mais parfois aussi historiques et politiques. En 1522, cependant, certains jeunes patriotes désireux de passer de la théorie à la pratique y ourdirent un complot contre les Médicis: après sa découverte le groupe fut dispersé et les rencontres supprimées. Machiavel participa régulièrement aux réunions de 1517 à 1522. (Cf. F. Gilbert, « Bernardo Rucellai and the Orti Oricellari: A study on the origin of modern political thought », in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 12, 1949, pp. 101-131, et R. von Albertini, *Das florentinische Staatsbewusstsein im Übergang von der Republik zum Prinzipat,* Francke, Bern, 1955, pp. 74-90).

[26] Nous nous bornerons, pour le moment, à ne relever entre ces deux faits qu'une relation temporelle et non causale; mais nous n'excluons pas la seconde éventualité.

[27] « Ayant à former une armée d'après ces exemples, je me suis proposé de me servir des armes et des manœuvres tant des phalanges grecques que des légions romaines. C'est pour cela que j'ai donné à notre troupe deux mille piques, qui sont les armes de la phalange macédonienne, et trois mille boucliers avec l'épée, armes des Romains. J'ai partagé le *battaglione* en dix *battaglie,* comme les Romains partageaient la légion en dix cohortes. J'ai voulu, ainsi qu'eux, des vélites, c'est-à-dire des soldats armés à la légère pour engager le combat. Notre ordre de bataille ainsi que nos armes sont empruntés aux deux nations... » (1. III, chap. IV; rappelons que la subdivision en chapitres ne se trouve pas chez Machiavel, mais qu'elle remonte à la traduction de Jehan Charrier [1544]).

[28] L. III, chap. VII.

[29] Cette expression se retrouve plus particulièrement chez L. Valla (*Gesta Ferdinandi regis Aragonum,* ed. O. Besomi, Antenore, Padova, 1973, p. 5) et chez G. Pontano (*Actius,* in G. P., *I dialoghi* a cura di C. Previtera, Sansoni, Firenze, 1943, p. 229). Cf. F. Gilbert, *Machiavelli e Guicciardini. Pensiero politico e storiografia a Firenze nel Cinquecento,* Einaudi, Torino, 1970, pp. 185-186.

[30] L. Bruni, *Historiarum Florentini populi libri XII*; P. Bracciolini, *Historia florentina*; B. Scala, *Historia Florentinorum.*

[31] C'est la même impression que nous donne *La Vie de Castruccio Castracani da Lucca* (1520), où le héros, après s'être comporté en parfait prince nouveau, meurt subitement à la suite d'un coup de froid que lui destine la fortune, jalouse de son succès. (« La fortune, ennemie de la gloire de ce grand capitaine, lui ôta la vie dans le temps qu'elle semblait obligée à le combler de ses plus grandes faveurs. Elle mit un terme à tous ses projets qu'il avait formés et dont la mort seule pouvait empêcher l'exécution. »)

[32] Cette date marque l'achèvement des *Histoires florentines,* la dernière œuvre importante. Pendant quelques mois, Machiavel travaille à la suite des *Histoires* (l. IX), mais il est bientôt appelé par son ami Francesco Guicciardini (le Guichardin) à une activité qui l'intéresse bien davantage: des missions diplomatico-militaires en Lombardie pour préparer la défense de l'Italie contre les Impériaux. En 1526, une année avant sa mort, il retrouve même un poste de Chancelier à la magistrature des fortifications de Florence. A cette occasion il rédige une loi, où une fois encore apparaît l'importance de l'enseignement de l'histoire; mais une atmosphère de crainte et, peut-être, de découragement caractérise ce texte. (Nous reviendrons d'une manière plus détaillée sur cette période dans un article intitulé: *Niccolò Machiavelli cancelliere sotto i Medici.*)

J. J. M.